

Tout a commencé en 1977...

L'APLIUT est née en 1977.

C'était au temps où les cars de CRS bloquaient l'accès à la rue Dutot pour protéger le ministère des Universités. En cette fin d'après-midi assez douce de novembre 1977, nous étions une quarantaine d'enseignants de langue des IUT arrivant en délégation de notre assemblée générale à l'IUT de Paris dans le XVI^e arrondissement. Nous demandions à être reçus par la ministre, Alice Saunier-Seité, ou par son représentant pour lui remettre une lettre de protestation contre l'abrogation de la circulaire dite Rachou.

Cinq d'entre nous furent autorisés à pénétrer, avec les plus grandes précautions. Je faisais partie des cinq. Je venais d'avoir trente ans. Mon fils avait neuf mois. J'étais entrée à l'IUT en octobre 1975. Je ne savais pas très bien ce qu'étaient les IUT. J'ignorais totalement le fonctionnement d'une administration ou d'un ministère – et j'étais loin de me douter que ce jour-là l'APLIUT était née.

La circulaire Rachou ? Un nom sans doute oublié aujourd'hui. Et pourtant, ce haut fonctionnaire avait eu une vision d'une rare acuité pédagogique. À la création des IUT en 1966, l'innovation était venue des petits groupes, des travaux dirigés à 24 étudiants, devenus plus tard de 24 à 28 et vite calés sur l'extrémité haute de la fourchette dans les budgets suivants. Et pour les langues, innovation remarquable, les groupes étaient ramenés à 16.

Les concepteurs des programmes pédagogiques nationaux (PPN) de l'époque, en cette fin des années soixante riches de promesse, avaient misé sur la nouvelle filière professionnelle des IUT. Ils avaient compris que, dans ce monde nouveau – celui dont ils ne savaient pas encore qu'on l'appellerait les trente glorieuses – la maîtrise d'au moins une langue vivante étrangère constituait un atout professionnel indispensable.

La langue était reconnue comme outil de communication et d'ouverture sur le monde du travail dans une société qui s'ouvrait et où tous les espoirs étaient permis. C'était avant la guerre des six jours, avant les crises pétrolières et avant mai 68.

Et ils avaient aussi compris que, pour atteindre cet objectif professionnel en deux ans, il fallait que les étudiants puissent s'exprimer, parler dans cette langue étrangère et que cela ne pouvait guère se faire dans des classes de 24 ou 28. La circulaire Rachou prévoyait donc des travaux dirigés (TD) de 16 pour les langues vivantes – pas des travaux pratiques (TP) comme c'était le cas des séances de laboratoire en construction mécanique ou en génie thermique, de vrais TD à 16. La commission pédagogique nationale (CPN) des départements Informatique avait même fait encore mieux, décrétant que ces TD devaient être à 12 étudiants !

J'ai donc commencé à enseigner en IUT au département informatique de l'IUT de Paris 5 en octobre 1975 avec des groupes de 12 étudiants. Un confort pédagogique inouï pour moi qui arrivait d'un lycée avec des classes à près de 40 et une efficacité linguistique remarquable. On parvenait alors à transformer des étudiants muets en professionnels capables de manipuler l'anglais de façon opérationnelle. Et cela était d'autant plus facile qu'ils étaient motivés par une profession,

* Maître de conférences en anglais à l'IUT Paris 5, Présidente fondatrice de l'APLIUT (1978) et des *Cahiers de l'APLIUT* (1980); ENSET (1966-70); ENA (1996); Conseillère pré-adhésion auprès du gouvernement roumain à Bucarest. <anne.azam-pradeilles@laposte.net>.

l'informatique, déjà quasiment totalement « anglo-saxonisée », notamment pour ce qui est de la langue écrite.

Mais ce « luxe » pédagogique sembla trop onéreux à quelques budgétaires à l'affût d'économies au ministère des Universités. Un créatif de la rue Dutot décréta par conséquent qu'il fallait abroger la circulaire Rachou, aligner les TD de langues sur ceux des autres matières et prévoir des TP en demi groupes – payés moitié prix !

L'économie était substantielle. Pour enseigner à 48 étudiants, dans le contexte Rachou à 3 heures de TD par semaine il fallait payer 9 H d'enseignement, dans le contexte nouveau il n'en fallait plus que 6 (24 étudiants x 2 H x 2 groupes x TD plus 12 étudiants x 1 H x 2 groupes x TP) soit une économie de 33 % ! Et pour les départements Informatique, bien davantage : pour 48 étudiants à 3 H par semaine il fallait 12 H d'enseignement et il n'en fallait plus que 6 dans le nouveau contexte, soit moitié moins !

On ne s'étonnera pas alors que la réaction ait commencé par les départements Informatique, dès le printemps 1977. Certains chefs de département réagirent en prélevant la différence sur le budget d'autres matières, d'autres en réduisant les horaires à masse horaire constante. Pour situer l'époque, rappelons que Lionel Jospin était chef de département Gestion des Entreprises et des Administrations (GEA) à l'IUT de Sceaux et Jean-Pierre Chevènement à l'IUT de Villetaneuse...

Mon fils venait de naître et je n'ai pu me rendre à l'IUT de Lyon en avril 1977 où Evelyne, Freddy et Michèle¹ – elles se reconnaîtront – ont réuni les premiers contestataires de cette mesure pédagogiquement et professionnellement mauvaise. Par téléphone, je me suis associée au travail de réflexion du groupe.

En septembre 1977 à l'IUT Villetaneuse, le groupe accueilli par Yvette Leray – très soudé, motivé et convaincu – prit conscience que, seul, il ne pourrait rien faire.

Au cours d'une réunion inter-départementale à l'IUT de Paris 5 peu après, il est donc décidé d'élargir la réflexion et la réaction à l'abrogation de la circulaire Rachou et de convoquer une assemblée générale à Paris en novembre.

Comme dans la chanson « Il était un petit navire », le sort tomba sur le plus jeune et ce fut moi qui signai ! J'ignorais que ces deux mots manuscrits, Anne Pradeilles, au bas d'une convocation artisanale, m'amèneraient à devenir la présidente fondatrice de l'association des professeurs de langues des IUT, confirmerait mon goût pour la gestion et l'administration et me conduirait quelque 17 ans plus tard à entrer à l'ENA et aujourd'hui, 27 ans plus tard, à écrire ces lignes depuis Bucarest où je suis conseillère pré-adhésion auprès du gouvernement roumain pour la décentralisation financière après l'avoir été auprès du gouvernement letton pour la politique régionale, sans oublier mes deux années comme sous-préfète d'Argelès-Gazost dans les Hautes-Pyrénées, mes deux années auprès du haut fonctionnaire de la défense du ministère de l'Intérieur et mes deux années comme conseillère du DATAR pour les services publics et la réforme de l'État... Il faut faire TRÈS attention à ce que l'on signe !

Jeune normalienne agrégée d'anglais j'étais destinée à une carrière classique dans un monde universitaire traditionnel. Mais ce jour-là, inconsciente, j'ai signé la convocation à une assemblée générale des enseignants de langue en IUT. Le créatif de la rue Dutot ensuite, en me regardant d'un air un peu narquois quand je lui démontrai vaillamment et naïvement – fractions à l'appui – qu'il réduisait notre budget de 33% voire de la moitié, ne savait pas bien sûr que son obstination à nier les évidences (dont il était parfaitement conscient puisqu'il avait fait cela exactement dans ce but...) me conduirait à m'obstiner à mon tour et à ne pas vouloir laisser retomber le mouvement.

Chacun est ensuite rentré chez lui et l'hiver a engourdi les esprits.

En février 1978, je me suis inquiétée du moral des troupes et j'ai envoyé une lettre aux délégués régionaux que nous avions désignés lors de l'assemblée générale. Quand je dis une lettre, il faut savoir garder toute son indulgence. C'était au temps où les photocopies étaient encore rares, les ordinateurs individuels inconnus et le papier carbone omniprésent. J'ai donc plus exactement griffonné à chacun,

¹ Clerc, Serant et Parizet.

personnellement, un petit mot pour demander des nouvelles et suggérer une réunion des délégués à Paris pour le début du printemps.

C'était au temps où Poitiers était à 3H30 de train de Paris. Il n'y avait pas le TGV... et Jacques Alliaume (TC) ou Denise Piau (GMP) devaient se lever à 4H pour être à l'heure à la réunion de travail². Mais, avec les premiers beaux jours, le petit groupe, revitalisé, a décidé de passer réellement à l'institutionnalisation de notre action en fondant une association et en convoquant **une assemblée générale constituante**.

Et nous avons bien mis l'accent sur le « L » de langues, APLIUT et non pas seulement APAIUT pour les anglicistes.

Michel Gauthier (Paris 5, TC et Info Com), Hélène Gasc (Sceaux, TC, GEA), Danielle Dumas (Toulon, TC) pour l'espagnol, Daniel Jugnet (Besançon, dont il fut ensuite le directeur d'IUT), Gehrard Kammerer (Belfort) et Elizabeth Paquier (Montpellier, TC) pour l'allemand, Mireille Vallée (Nice, TC) pour l'italien, ont rejoint l'équipe et s'y sont montrés très actifs.

Il fallait trouver un siège social à la future APLIUT. L'un d'entre nous proposa d'user de son crédit personnel auprès de l'inspecteur général Jean Auba pour solliciter la domiciliation de la future APLIUT dans les locaux prestigieux du Centre International d'Études Pédagogiques (le CIEP) à Sèvres. Cela nous fut accordé et nous éprouvons une grande reconnaissance envers notre collègue.

La première assemblée générale (AG), constitutive de la création officielle de l'APLIUT, a donc eu lieu en mai 1978 au CIEP à Sèvres.

Ce fut un grand succès. L'amphithéâtre Jean Zay a accueilli ensuite nos travaux pendant de longues années et la très belle bibliothèque XVIII^e siècle aux boiseries blanches a permis à nos amis éditeurs d'exposer leur matériel pédagogique dans un cadre prestigieux.

Un conseil d'administration large fut élu, avec 18 représentants régionaux et à peu près le même nombre de représentants par département d'IUT ou spécialité, sans oublier leurs suppléants respectifs. Les « constituants » souhaitaient s'assurer de l'implication d'un maximum de collègues afin de les motiver et de consolider au plus vite l'association. Pourquoi 18 régions alors qu'aujourd'hui nous en avons 22 en métropole ? Il faut se souvenir que les régions n'existaient pas alors. Le référendum de 1969 destiné à les créer avait fait long feu. Il y avait, certes, des régions de développement économique d'une part et des académies d'autre part. Mais ce n'est qu'avec les grandes lois de décentralisation en 1982-1983 que les régions trouveront une reconnaissance administrative officielle, grâce à la création des conseils régionaux et l'apparition sur la scène politico-administrative d'un nouveau personnage important, le président du conseil régional.

Un bureau d'une dizaine de personnes fut aussi élu pour gérer la stratégie et diriger les actions de l'association. Je n'ai pas sollicité la présidence car ma jeunesse et mon inexpérience me paraissaient rédhibitoires. Mais je n'ai pas eu le choix. C'est en raison de ma jeunesse et donc de mon absence totale de passé universitaire, politique ou syndical, que toutes les voix ont convergé sur moi. Ce choix non partisan permettait à toutes les tendances – et il devait y en avoir, même si ma naïveté de l'époque m'empêchait de les voir – de se mettre d'accord sur un nom non compromettant et que certains, peut-être, espéraient malléable. Sans doute ont-ils été surpris, voire déçus. Une fois que j'ai eu accepté, avec beaucoup d'hésitation, je me suis pleinement consacrée à ma tâche, avec un premier bureau extraordinaire – dont je me souviendrai toujours. Il ne comprenait que des personnalités attachantes, de tous les bords, de tous les âges et de tous les coins de France.

Je citerai d'abord le premier disparu. Il était entré à l'ENSET, mon *alma mater* à moi aussi, l'année de ma naissance, en 1947. Georges Manceau (Grenoble, GEA) fumait trop. Il en est mort. Mais il a laissé à l'APLIUT une rigueur, une connaissance remarquable des rouages administratifs, une finesse et un humour que je n'oublierai pas. Son sourire me rassurait, moi qui étais si ignorante de la chose administrative. Son *Mémento de l'APLIUT*, le fameux N°9 de nos *Cahiers de l'APLIUT* est encore dans les mémoires des plus anciens.

² Herade Diebold, depuis Strasbourg, mettait le même temps qu'aujourd'hui, le TGV Est n'étant encore qu'une promesse.

Notre trésorier, Michel Lericolais (Le Havre, Informatique), n'avait plus 20 ans lui non plus et je me souviens des longues soirées où nous élaborions ensemble dans l'arrière-salle d'un café médiocre la dernière mouture des statuts à transmettre à la sous-préfecture de Boulogne-Billancourt. Il avait l'âme d'un poète. Et quand il a eu le temps de s'y consacrer, il a publié une fort jolie traduction de poèmes du moyen âge anglais. Quand je décidai de proposer à l'AG de l'APLIUT la réduction du mandat du président à deux ans au lieu de trois pour permettre un roulement plus rapide et une implication de chacun à son tour, il accepta de me succéder comme président. La confiance mutuelle totale qui régnait entre nous me permit alors de me consacrer pleinement aux *Cahiers de l'APLIUT* que nous venions de créer. J'ai perdu le contact avec lui et je le regrette. Peut-être lira-t-il ces lignes ?

Notre premier secrétaire général, vous le connaissez tous encore, Pierre Oudart (Belfort, Informatique). Il a le même âge que moi. C'était donc un « gamin » à l'époque. C'est sans doute aujourd'hui le plus ancien des piliers toujours actifs de notre association. Que de souvenirs ! De graves soucis à l'époque le rendirent un temps indisponible et je dus le seconder fortement dans sa fonction. L'adversité soude les équipes.

J'ai aujourd'hui perdu de vue nos premiers vice-présidents, Alain Cuelle (Le Mans, Génie Mécanique), René Legoas (Troyes, TC), Jean-Marie Dessaux (Lille, Informatique) et, un peu plus tard, Jean-Claude Sillon (Tours, TC). Mais, sans eux, l'APLIUT ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Chacun à sa manière construisait l'édifice par son action. Je me suis beaucoup appuyée sur eux. Ils apportaient les impressions de la province et faisaient remonter les propositions de deux départements d'IUT très puissants, les GM pour les départements secondaires et les TC pour les tertiaires. Les comptes rendus photocopiés recto verso et en réduction de Jean-Marie préfiguraient d'une certaine manière une sorte de bulletin ou *newsletter*.

J'ai très longtemps travaillé avec la seule femme vice-présidente, Yvette Leray (Villetaneuse, Informatique), aujourd'hui retraitée depuis une dizaine d'années. Ce fut une amie merveilleuse. Elle était un des piliers du groupe informatique de l'APLIUT. Elle a co-rédigé avec moi notre livre sur l'anglais informatique (cf. *infra*). Elle a participé à l'aventure ATRIL (Analyse Textuelle par la Recherche Informatique et Linguistique) au début des années 80. Elle m'a aidée, soutenue – *supported* – et supportée, au sens français, quand j'avais du mal à tout assumer, les enfants petits, l'APLIUT, la thèse, *les Cahiers*, etc. Si elle lit ces lignes, qu'elle reçoive ma reconnaissance. Je lui dois beaucoup, l'APLIUT aussi.

Dans le conseil d'administration, il y avait aussi un groupe de gens remarquables. Je crois que l'explication du succès pérenne de l'APLIUT est là : nous avons eu la chance de rassembler à un temps T une équipe extraordinaire. Pourquoi ? On ne le sait pas. Et le plus merveilleux est que, de cette équipe élargie de l'AG, fidèle chaque année, ont pu sortir au fil des ans les cadres de l'APLIUT d'hier et d'aujourd'hui. L'APLIUT n'a pas vraiment connu de crise existentielle. Les présidences se sont succédées comme je l'avais souhaité, brèves et intenses, et quand il y a eu une menace de rupture ou de chaînon manquant, telle une structure vivante, l'APLIUT a resserré les rangs et la continuité a été assurée. C'est arrivé cinq fois : Michel Hiscock (Le Havre, Informatique, TC), Gilles Pons (Aix-en-Provence, TC), Andy Arleo (Saint-Nazaire, TC) et Janet Atlan (Nancy 2, Informatique) ont accepté de prolonger leur mandat d'un an et aujourd'hui Gilles Pons occupe à nouveau la fonction de président dix ans après son premier mandat. Cette faculté de régénérescence est rare dans une association qui court maintenant sur ses 30 ans.

Heureusement qu'il y avait au départ quelques gamins comme Pierre ou moi ! Mais il faut aussi admirer le fait que les plus anciens sont aussi toujours là, bien présents et actifs, sans parler de nos anciens présidents et présidentes, Georges Guerrier, Daniel Jugnet, Michel Hiscock, Mireille Vallée, et les plus récents, Monique Mémet, Andy Arleo et Janet Atlan. Ainsi, j'ai toujours plaisir à avoir des nouvelles, entendre la voix de l'un d'entre eux ou revoir Georges et Huguette (Marseille), Pierre et Monique (Toulouse), Marceline et Joseph (Troyes), Pierre (Metz) et les autres. Plusieurs d'entre eux ont apporté une contribution à cet historique à plusieurs voix. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de les lire encore et ce sera la surprise quand ce supplément m'arrivera. Mais je suis sûre que ce que nous écrivons sera complémentaire, comme une symphonie bénéficiant de la contribution de tous les instruments, chacun dans son registre.

Je voudrais profiter de ce regard vers le passé pour saluer la mémoire de deux de mes amis trop tôt disparus, Guy Guionnet (Bordeaux, GM) et Liliane Monge (Nancy, Informatique). Guy a apporté beaucoup à la recherche en langue de spécialité. Liliane savait faire travailler l'équipe ensemble et nous avait si bien accueillis à Nancy au tout début des *Cahiers*.

De plus, à l'époque il fallait aussi que l'APLIUT trouve sa place dans le paysage institutionnel existant des enseignants de langue. Depuis son IUT de Lille, Bernard Delahousse a assuré le pont vers l'APLV, la puissante association des professeurs de langues vivantes (Michel Arrouays). Des liens ont été établis avec l'UPLEGESS, les enseignants de langue dans les grands établissements supérieurs scientifiques (Jack Levy et Michel Savio). Et en 1977 le GERAS (Groupe d'étude et de recherche en anglais de spécialité) a tenu sa première réunion à l'université de Toulouse, puis un grand colloque fondateur en 1979 à l'université de Bordeaux 2, avec une importante délégation de l'APLIUT. Je suis devenue vice-présidente du GERAS en 1982 pour représenter les IUT au colloque de Montpellier. Membre à titre personnel de la SAES (Société des anglicistes de l'enseignement supérieur) depuis 1972, j'en suis aussi devenue vice-présidente en 1982 pour représenter les IUT. C'était, à travers moi, la consécration universitaire de l'excellent travail de pédagogie et de recherche de l'APLIUT. Des contacts ont aussi été établis avec TESOL France.

Dès l'origine, le British Council a apporté son soutien à notre démarche. Alan Maley, puis Frank Frankel notamment ont été de très précieux alliés. Ils nous ont permis de toujours bénéficier au cours de nos congrès de la présence de conférenciers anglo-saxons de renom. C'est ainsi que nous avons fait la connaissance de Ken James et de l'association britannique BALEAP (British Association of Lecturers of English for Academic Purposes), avec laquelle nous avons tissé des liens durables. J'ai ainsi été amenée à représenter l'APLIUT à l'université de Southampton par exemple, où le congrès de BALEAP avait été remarquablement organisé par George Blue. Grâce à eux, j'ai beaucoup appris, notamment en matière de recherche en didactique des langues de spécialité.

Pour l'espagnol, par l'intermédiaire de notre très actif collègue Michel Gauthier, j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de celui qui avait été l'auteur d'un de mes premiers manuels d'espagnol dans les années soixante, *Tras el Pyreneo*, l'inspecteur général Villegier.

Le groupe des anglicistes des départements informatique d'IUT ne s'est pas contenté de réclamer le maintien des groupes de 12 étudiants dans les travaux dirigés de langue, il a aussi parallèlement travaillé le contenu de leur enseignement. Le résultat de ce travail s'est concrétisé par la publication à la rentrée 1980 chez A. Colin-Longman d'un recueil de textes en anglais sur la révolution des ordinateurs, que nous avons intitulé *This Quiet Revolution*. Au-delà du modeste succès d'estime – à l'époque peu de gens connaissaient encore les ordinateurs et les textes étaient en anglais, deux handicaps majeurs pour une diffusion large – le travail a soudé l'équipe encore davantage. Nous avons limité notre ambition à une anthologie. Arlette Dechet (IUT Paris 5, Informatique) fera mieux six ans plus tard en partant de la même idée mais en développant par écrit tout le travail pédagogique expérimenté avec nos étudiants. Ce travail d'équipe dès 1980 a eu un avantage majeur : créer par la base et de façon pragmatique un véritable groupe de recherche informel mais efficace et coordonné. À partir d'un schéma général que j'avais imaginé et amélioré avec mon amie Yvette Leray, les enseignants de langue de nombreux départements Informatique ont apporté leur contribution, qui un texte, qui un travail de réduction d'un texte fourni par un autre... La liste des contributeurs figure en tête de l'ouvrage et l'APLIUT en tant que telle y a sa part et... 5 % des droits d'auteur ! Ces droits, certes négligeables, sont hautement symboliques.

C'est sans doute ce travail d'équipe réussi, avec un résultat tangible, un livre rédigé en commun, qui a ouvert la voie de notre grande aventure suivante : la création quelques mois plus tard d'une revue, *Les Cahiers de l'APLIUT*. La décision fut prise au cours d'un conseil d'administration de l'automne 1980 après plusieurs tentatives infructueuses de nous associer avec *le Bulletin Pédagogique des IUT*, dont l'équipe dirigeante n'a pas cru en nous. Devant leur refus, nous avons lancé notre premier numéro en décembre 1980.

Le N° 1 des *Cahiers de l'APLIUT* constitue une pièce de musée. Partant de l'idée qu'il s'agissait d'un cahier, la couverture est écrite de façon manuscrite. En souvenir de mon *alma mater*, l'ENSET – aujourd'hui ENS de Cachan – je l'ai fait tirer au service de reprographie de L'École à Cachan. Ce

numéro a été imprimé en 350 exemplaires et relié de façon totalement artisanale. Il en a été de même des N° 2 et 3, tirés à l'IUT de Paris avec l'un d'entre nous à la reprographie et au collage... Le premier numéro un peu plus professionnel, le N°5, fut aidé par la publicité pour notre anthologie d'anglais informatique. A. Colin-Longman dessina la maquette de couverture, conservée de longues années.

Une longue lignée de numéros a suivi. Mais je voudrais revenir un instant sur les N° 2, 3, 4 et 5. Ils ont été les témoins de la belle aventure du groupe de recherche ATRIL. Janine Gallais-Hamonno avait soutenu en 1978 une thèse remarquable, tout à fait révolutionnaire et hors des sentiers déjà battus de la linguistique traditionnelle sur l'anglais de l'économie. Son travail, totalement hors norme a été rejeté par les uns et recherché par d'autres, notamment les grandes entreprises d'intelligence artificielle qui auraient bien voulu acquérir les droits de l'invention. Géniale, mais rebelle et individualiste, Janine a préféré quitter l'université et fonder une petite entreprise de linguistique, LIDIA, spécialiste en analyse du discours professionnel, rédaction automatique de résumés, extraction des concepts importants etc., et bien d'autres choses depuis, sans doute.

La collaboration étonnante avec ATRIL a été très précieuse pour l'APLIUT. Les travaux du groupe, dans plusieurs langues de spécialité, l'informatique bien sûr mais aussi la mécanique, la publicité ou l'électricité, ont donné naissance à quelques articles fondateurs dans l'analyse du discours de ces langues de spécialité. Ils ont également permis à l'équipe de passer un DEA à l'université de Metz, précurseur du DEA imaginé par le GERAS et habilité par le ministère pour les universités de Bordeaux 2, Toulouse 1 et Montpellier 3.

Peu à peu *les Cahiers* se sont professionnalisés.

Depuis le début, j'avais souhaité associer les chercheurs ET les pédagogues. Mais, si faire rédiger un chercheur est chose relativement simple, faire écrire – ne serait-ce que quelques pages – par un pédagogue peu habitué à considérer son travail comme un objet d'analyse et encore moins comme un sujet de théorisation est une véritable gageure. Et c'était le temps où les ordinateurs individuels n'existaient pas. Il fallait dactylographier son travail et le résultat faisait toujours un peu amateur.

Grâce à un contrat gagné par ATRIL en 1982, d'un montant de 320 000 FF, nous pûmes acquérir 6 ordinateurs Léanord SILZII. C'était un exploit ! Ils avaient deux lecteurs de disquettes souples, grand format, chacune de 256 Ko, ils n'avaient bien sûr pas de disque dur et la mémoire totale était de... 64 Ko. Vous avez bien lu, 64 Ko ! Et nous travaillions en BASIC français appelé LSE. Quand le programme était chargé, nous n'avions plus que 16 Ko utilisateur... On croit rêver quand on lit ces chiffres. Les disquettes contiennent aujourd'hui 1,4 Mo, et les clés USB, pas plus grandes qu'un porte-clés, peuvent contenir jusqu'à 2 gigas octets et sans doute beaucoup plus encore demain. Le disque dur de mon portable actuel a 60 gigas... Il faut rappeler ce décalage pour mettre les choses en perspective. *Les Cahiers* ont été tapés avec quelques doigts seulement pour les plus malhabiles, sur des machines à écrire ou des ordinateurs balbutiants – mais avec une telle conviction... qu'ils sont toujours là !

Certes il y a eu des moments difficiles.

Comme nous étions ambitieux, nous avons voulu devenir une revue trimestrielle. L'IUT B de Lille III, avec M. Caby, nous a permis de trouver un certain professionnalisme mais a aussi eu des difficultés. Les retards ont été comblés par des numéros doubles, avec une course perpétuelle contre la montre. Pour les collectionneurs, cette période est caractérisée par de gros numéros qui permettaient de publier toute une année de travail en seulement deux fois.

La 1^e subvention – donc le premier réel soutien officiel et institutionnel – fut obtenue sous la première présidence germaniste, celle de Daniel Jugnet. Une fois l'ouverture vers les autres langues amorcée, elle s'est poursuivie avec l'italien et Mireille Vallée. C'est cela aussi la richesse de l'APLIUT : le fait qu'elle regroupe également les enseignants d'autres langues que l'anglais.

À ce stade, il est aussi très important de rappeler que *les Cahiers*, c'était une équipe et que la rédaction reposait essentiellement sur la collaboration très étroite entre le directeur de la revue et le rédacteur en chef, titres très pompeux qui recouvraient en fait deux amis extrêmement motivés et voulant réussir leur publication.

Ainsi, pendant plusieurs années, tous les mardis matin après avoir déposé mes enfants à l'école et au collège, je me rendais à Antony pour retrouver Leo Carruthers et travailler aux *Cahiers*. Nous y passions toute la matinée, faisant le point sur les articles arrivés, relus et revus, sur ceux qui ne venaient pas et qu'il fallait relancer, et nous préparions les futurs numéros. Nous attachions une grande importance à la présentation, à la qualité des mots-clés et des résumés. Me trouvant aujourd'hui à des milliers de kilomètres de Paris quand j'écris ces lignes, je ne suis plus capable de mémoire de citer les articles ou numéros qui ont marqué cette période. Mais, pour fêter les 25 ans de la création des *Cahiers* en décembre 2005, je m'efforcerai d'être près de ma précieuse collection et je pourrai raconter quelques numéros – car ils ont tous une histoire, ils représentent tous une tranche de vie. Avec Leo, les *Cahiers* sont réellement entrés dans la cour des grands. Nous étant retrouvés récemment, c'est avec nostalgie et plaisir que nous avons évoqué ce temps des premiers *Cahiers* assez professionnels – qui ont façonné la suite.

Après Léo, ce fut Michel Prum, d'abord à Versailles, puis à Cergy-Pontoise. Là aussi, travail acharné, régulier et fidèle chaque semaine. Même rituel : état de la situation, analyse des articles et des propositions d'articles reçus, contacts pour susciter une contribution sur tel ou tel sujet, préparation du rapport pour les conseils d'administration de l'APLIUT et pour le rapport annuel de l'assemblée générale, planification des numéros pour l'année, par thèmes et rubriques. Un énorme travail, beaucoup de nuits presque blanches pour « boucler » les numéros, mais toujours la même passion, la même conviction. Je crois me souvenir que nous avons fait un numéro qui m'a marquée, le N°38 sur les grammaires, très préparé et suivi.

Monique Mémet a ensuite pris la relève et j'ai connu le XI^e arrondissement de Paris cette fois. *Les Cahiers* se sont encore plus professionnalisés. Monique a essayé de rendre le maximum de choses procédural et d'institutionnaliser tout ce qui avait pu être expérimenté avec succès. Nous avons encore élargi le champ de nos échanges avec d'autres revues. Parallèlement les abonnements se sont multipliés dans les bibliothèques universitaires et les IUT, ainsi qu'à l'étranger, élargissant ainsi le champ de nos lecteurs. *Les Cahiers* sont pleinement devenus une référence scientifique, consacrée par mon appartenance au conseil national des universités (CNU) 11^e section. Cette reconnaissance de la qualité de notre travail par la communauté angliciste a récompensé dix ans d'un travail de fourmi et de bénédictin si l'on peut accoler ces deux images au rapprochement improbable.

Novembre 1992 marque pour moi la fin d'une époque : je suis entrée au cycle préparatoire à l'ENA puis en janvier 1994 à l'ENA et je suis devenue... une lectrice assidue des *Cahiers*.

Une carrière très chargée m'a ensuite un peu éloignée de l'APLIUT, mais les retrouvailles des APLIUTIENS et de la sous-préfète d'Argelès-Gazost à l'IUT de Tarbes pour le congrès de mai 1996 furent un moment émouvant, dont je me souviens encore. Heureusement, pendant toutes les années qui ont suivi, grâce à Monique Mémet, devenue présidente de l'APLIUT, et à un petit noyau d'amis fidèles, j'ai pu suivre le travail accompli et ne jamais perdre le contact. Grâce à l'association amie, le GERAS avec qui aussi j'ai gardé le contact et où je suis intervenue au colloque de mars 2004 à l'université de Poitiers, la nouvelle rédactrice en chef des *Cahiers*, Mireille Hardy – aussi dynamique et énergique que ses prédécesseurs, m'a demandé d'apporter le témoignage que vous avez lu dans le numéro de juin 2004 sur mon expérience de l'apprentissage de l'espagnol de spécialité pour une mission au Pérou.³ Et aujourd'hui, par les retards que je mets à finir cet historique, subjectif et partiel, voire partiel... comme il se doit, elle connaît les affres, que je n'ai peut-être pas assez soulignés, vécus pendant plus de dix ans quand je m'obstinais à essayer de sortir les *Cahiers* de façon régulière et à temps : il y a toujours un contributeur en retard... et aujourd'hui, c'est moi !

Mais je ne voudrais pas conclure ce bref rappel de quelques-unes des années les plus marquantes de ma vie, 1977-1992, sans citer à nouveau quelques grandes dates : ATRIL et les premiers DEA en 1981-82, l'aventure EXPOLANGUES à partir de 1982-83, avec les stands partagés, les contacts avec

³ « Une agrégée d'anglais au pays de *Tintin et le Temple du Soleil* ou du transfert des outils et méthodes d'analyse et de mise en œuvre élaborés pour une langue de spécialité, l'anglais, au service d'une efficacité professionnelle requise en espagnol pour une mission d'expertise administrative au Pérou. » *Cahiers de l'APLIUT*, vol. 23/2.

les autres associations et la reconnaissance ministérielle de la qualité de notre travail par notre inclusion dans l'Observatoire des Langues Vivantes auprès du ministère de l'Éducation nationale en 1985, l'APLIUT étant une des quatre associations représentées parmi les trente membres de l'Observatoire. J'y ai siégé avec assiduité et nous avons pour la première fois fait entendre la voix des enseignants de langue de façon institutionnalisée, insistant notamment sur la nécessité de l'enseignement d'une deuxième langue vivante et plaidant une nouvelle fois pour des classes à effectifs réduits en cours de langue.

En février 1988, le 9^e colloque du GERAS a eu lieu à ma demande à l'IUT de Paris 5. Pour la première fois, une association scientifique universitaire reconnaissait par ce geste le fait que nous aussi, en IUT, nous faisons une recherche de haut niveau, voire même parfois fondamentale. En juin 1989, la France entière fêtait le bicentenaire de la révolution de 1789 et les États Généraux des langues vivantes ont réuni 1 400 enseignants de langue à la Cité des Sciences à la Villette. L'APLIUT y a figuré en bonne place, n'assurant cette année-là pour tout congrès qu'une assemblée générale exceptionnellement organisée dans un lieu prestigieux, l'Amphithéâtre Liard à la Sorbonne.

Si je devais dresser un bilan, sans prétention mais tel que je le ressens, je dirais que l'APLIUT a changé ma vie. J'avais 30 ans quand elle est née, j'avais 45 ans 15 ans plus tard quand je m'en suis un peu éloignée pour entrer à l'ENA. Mais il faut bien souligner qu'il y a là un lien de cause à effet : je crois pouvoir affirmer que je ne serais jamais entrée à l'ENA et je ne vous écrirais pas de Bucarest si je n'avais pas vécu l'aventure de l'APLIUT et des *Cahiers de l'APLIUT*.

Le militantisme pour une meilleure reconnaissance de l'importance de la maîtrise des langues vivantes étrangères dans le monde professionnel, le travail acharné pour faire reconnaître la recherche menée par les collègues d'IUT, les efforts pour organiser une matière apparemment mineure, les langues, dans une filière elle-même encore à la recherche d'une certaine reconnaissance et validation, les IUT. Tout cela m'a conduite en 1985 à accepter de devenir l'adjointe du chef de département, puis en 1987 et 1990 à être élue puis réélue chef du département de l'IUT de Paris 5-René Descartes. À ce poste, j'ai découvert le volet administratif de la profession d'enseignant-chercheur et cela m'a donné l'envie d'élargir le champ de mon expérience et d'assurer davantage de tâches de gestion.

La seule voie qui m'a paru possible, c'était l'ENA. Je l'ai tentée, j'ai réussi. C'est en grande partie à cette folle aventure commencée en 1977 avec une poignée d'anglicistes des départements Informatique d'IUT, réels fondateurs de l'APLIUT, que je le dois.

Un seul mot de conclusion, merci.